

## Entretien de BORIS VALENTIN

Numéro de l'entretien :	4
Entretien réalisé le :	22/01/2020
Nom de l'enregistrement filmé :	« 4_valentin_enregistrement »
Lieu :	Centre Michelet, bureau personnel, Paris
Durée de l'entretien :	01h37mn29s
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : BV

### Fiche chronothématique

- Présentation rapide : 00mn09s
- Les tout débuts : 01mn06s
- Arrivée à Pincevent : 04mn06s
- Yvette Taborin et Nicole Pigeot : 06mn25s
- Un pied dans l'archéologie préventive : 10mn33s
- Premières recherches à Pincevent : 13mn21
- Premiers tâtonnements autour de la technologie lithique : 20mn08s
- Des approches expérimentales : 26mn59s
- La thèse : 31mn33s
- L'enseignement : 46mn00s
- Les débuts en Israël : 52mn22s
- Méthodologie à Mallaha : 59mn47s
- Les apports théoriques de François Valla : 01h15mn56s
- Jean Perrot : 01h26mn56s
- François Valla : 01h35mn37s

[>BV]: Je m'appelle Boris Valentin. Je suis professeur d'archéologie préhistorique à l'université Paris I depuis 2012. J'ai été recruté à l'université en 1996 comme maître de conférences en archéologie préhistorique. J'ai enseigné aux côtés d'Yvette Taborin et de Nicole Pigeot, l'une et l'autre ayant été mes enseignantes ici même. Je suis arrivé ici en 1986 en Licence pour apprendre la Préhistoire que je connaissais déjà un peu par la pratique. J'avais alors 21 ans. Je suis né en 1965 et j'ai commencé à beaucoup fouiller dès l'âge de 14 ans et demi. On avait la possibilité à cette époque de commencer très tôt. J'ai donc commencé toutes périodes confondues.

[>Question ?]: Qu'est-ce qui fait que tu as commencé aussi jeune ?

[>BV]: Je suis tombé dans la Préhistoire à l'âge de 6 ans, avec un livre en particulier : « L'homme préhistorique » chez l'éditeur Time-Life. Il s'agissait des premiers grands ouvrages de vulgarisation internationaux. C'est une traduction de l'américain. Je suis donc tombé dedans comme beaucoup d'enfants à cet âge-là. Ça a été la Préhistoire d'abord, puis j'ai fait tout le tour, avec les Égyptiens, les Romains, etc. À quatorze ans et demi, j'ai enfin la possibilité de fouiller. J'ai commencé par la Préhistoire et j'ai fait ensuite d'autres périodes.

[>Question ?]: Sur quels sites ?

[>BV]: Il y avait d'abord un site mésolithique, au Lieu-Restauré à Bonneuil-en-Valois avec Jacques Hinout qui est l'un des fondateurs des études régionales sur le Mésolithique. En parallèle, je faisais aussi des fouilles sur un temple gallo-romain, juste à côté à Champlieu.

[>Question ?]: Ce n'est pas banal de commencer ces expériences-là à cet âge-là. Tu t'es retrouvé avec une équipe d'adultes ?

[>BV]: Avec Jacques Hinout, non. Je me suis retrouvé avec lui, sa femme et son chien. Et l'autre fouille, il y avait plusieurs fouilleurs, de jeunes adultes. J'étais effectivement le plus jeune. Je portais les seaux. À l'époque, on pouvait assez facilement commencer avant l'âge de 16 ans, ce qui est très difficile aujourd'hui. En arrivant à l'université, j'avais déjà une grosse expérience de la fouille et du métier et donc une vision assez large, même si le métier a beaucoup changé depuis. J'avais déjà rencontré beaucoup de gens.

[>Question ?]: À partir de quand dirais-tu que le fait de fouiller aussi jeune est devenu un peu compliqué ?

[>BV]: C'est devenu compliqué à l'époque où j'arrive à l'université, pour des raisons de responsabilité civile, de judiciarisation de la société, ce qui fait que l'on ne peut plus accueillir d'adolescents sans prendre d'innombrables précautions. À partir de ce moment, les chantiers, sauf exception, ne prennent plus de gens qu'à partir de 18 ans. Moi, entre 14 et 18 ans, j'ai eu cette chance d'en faire beaucoup. Partant de la Préhistoire, mais faisant d'autres choses entre temps, j'ai fini par y revenir. J'ai alors rencontré Gérard Fosse (1948-2019) qui était conservateur des antiquités en Normandie. J'ai fouillé deux fois avec lui. Il avait été formé à Pincevent et m'avait conseillé d'y aller. J'ai alors tenté et y suis arrivé en 1982, l'année de mon baccalauréat. J'avais 16 ans et demi. Je suis donc arrivé à Pincevent au sortir du baccalauréat que je venais de passer. À partir de là, j'y suis resté très longtemps.

En sortant du bac, j'avais fait en parallèle les classes préparatoires littéraires. Ça a duré trois ans et je suis entré à l'École Normale Supérieure en 1985. C'est cette année-là que je me suis inscrit ici, à Paris 1, c'est-à-dire dès que je suis entré à l'ENS. Après avoir fait tout ce qu'il fallait pour, j'ai pu enfin faire des études de Préhistoire en parallèle. Voilà comment je suis arrivé ici.

[>Question ?]: Ta formation universitaire débute donc à ce moment-là.

[>BV]: Je savais où j'allais puisqu'effectivement, en 1985, ça faisait déjà deux ou trois ans que je fouillais à Pincevent et que je me formais sur le tas avec Michèle Julien, Claudine Karlin, Michel Orliac, Pierre Bodu également qui était mon aîné. Pierre a cinq ans de plus que moi. Quand j'arrive en Licence, lui devait être en Maîtrise (c'est-à-dire en Master). J'avais déjà des bases comme en ce qui concerne l'étude du silex par exemple. Ensuite, c'est Yvette

Taborin et Nicole Pigeot qui ont structuré tout ça, chacune à leur façon. Yvette enseignait la Préhistoire générale et l'art. Nicole Pigeot avait tout particulièrement en charge les enseignements pratiques autour de la technologie lithique qui était naissante dans cette université, en parallèle de ce qui se passait à Nanterre.

[>Question ?]: Te souviens-tu de ta rencontre avec chacune d'elle ?

[>BV]: Je ne me souviens pas de la rencontre. Je les connaissais déjà puisqu'on allait en visite à Etiolles. À l'époque, il y avait une microrivalité entre Pincevent et Etiolles, mais ça n'allait pas plus loin. Je les connaissais déjà en chair et en os, mais pas très bien, et de réputation via l'équipe de Pincevent. J'arrivais un peu à Paris 1 avec l'étiquette de Pincevent. J'ai néanmoins été extrêmement bien accueilli, malgré ces microrivalités. Je découvre alors Yvette Taborin. J'avais déjà rencontré de très grands enseignants parce que j'avais fait toute ma scolarité secondaire au lycée Henri IV, puis des classes préparatoires. Il y avait quand même une niche de grands enseignants là-bas. Et Yvette, c'était époustoufflant. Je croyais être blasé et que j'avais rencontré tout ce qu'il fallait en matière d'incarnation d'une discipline, mais Yvette, c'était fantastique. C'est une grande enseignante, une grande actrice, une enseignante magistrale plutôt. Et Nicole, c'était une enseignante socratique. J'aime toujours à dire ça. C'est quelqu'un qui faisait sortir ce que tu avais en toi avec une espèce de grande liberté, un respect de l'étudiant. Ce sont des modèles pour moi, encore plus d'ailleurs Nicole qu'Yvette. J'ai facilité à faire pareil qu'Yvette, c'est-à-dire un peu le clown, à jouer la comédie, même si elle est inimitable. Nicole, c'était vraiment une autre forme d'enseignement. Je n'ai pas connu véritablement l'enseignement d'André Leroi-Gourhan, mais ça s'en rapprochait avec quelque chose de très interactif, dans la discussion, le débat.

[>Question ?]: Et ce sont des femmes, ce qui n'est pas totalement banal.

[>BV]: Oui, pour moi c'était un peu banal parce que je sortais de Pincevent à l'époque. J'y étais toujours d'ailleurs puisque j'ai continué là-bas jusqu'en 2000 à peu près. J'ai fait ma maîtrise sur les foyers de l'habitation n° 1. Et Pincevent, c'était Claudine Karlin, Michèle Julien et Dominique Baffier à l'époque, les « Trois Grâces » comme elles se nommaient elles-mêmes. Il y avait donc une sorte de matriarcat des deux côtés, ce qui m'allait très bien. Je ne peux pas dire que ça faisait partie de l'attrait, mais c'était très agréable. Donc oui, des femmes. Ça a été jaloué d'ailleurs. Ça inquiétait les gens à l'extérieur qui ne comprenaient pas très bien ce que c'était que ces femmes qui exerçaient le magistère. Je l'ai vécu ensuite lorsque j'ai été recruté, on m'a dit : « Enfin un homme, un vrai, à Paris I ».

[>Question ?]: En quelle année ?

[>BV]: En 1996.

[>Question ?]: Assez tardivement finalement par rapport aux idées que l'on peut se faire du milieu.

[>BV]: Oui, mais les milieux universitaires sont très archaïques.

À partir de 1985-1986, j'étais doublement formé finalement, ici même et à Pincevent.

Si je peux rajouter quelque chose d'important, c'est une parenthèse qui n'en est pas une : l'époque pendant laquelle j'ai fait mon service civil. À l'époque, il y avait encore l'obligation du service national. Je l'ai fait comme objecteur de conscience dans l'archéologie. Je cherchais différentes possibilités puisqu'il y en avait plusieurs pour le faire en tant qu'archéologue pendant deux ans. Grâce à Françoise Audouze, j'ai fini par aller dans l'Oise pendant deux ans. Il y avait un programme de sauvetage. On était au tout début de l'archéologie préventive. L'Inrap n'existait pas. C'était un programme de sauvetage qui était le clone du programme de la vallée de l'Aisne. Il s'en inspirait. Il portait plutôt sur les périodes postérieures à celles qui m'intéressaient, Néolithique, âge des Métaux, Gallo-romain. J'y travaillais pendant l'année avec une petite équipe de jeunes personnes extrêmement dynamiques. Et pendant l'été, j'étais sur le chantier magdalénien de Françoise à Verberie. Ce sont deux années extraordinaires où j'ai réappris l'archéologie. J'ai pris confiance en moi et trouvé les moyens de l'autonomie dans un contexte de fouille qui était quand même assez différent de ce que j'avais connu jusque-là, Verberie excepté. Ce que je faisais une bonne partie

de l'année, c'était de la surveillance des pelles mécaniques, l'organisation d'un chantier sur plusieurs hectares, etc. C'était l'archéologie préventive débutante. On ne ferait pas les choses de la même manière aujourd'hui, enfin en partie. Les méthodologies se sont beaucoup améliorées depuis. Ça a été déterminant pour moi pour réapprendre de nouvelles formes du métier. Et ça a vraiment été la prise de conscience qu'il était en train de se jouer une révolution très profonde en archéologie, en particulier en Préhistoire avec l'archéologie préventive. J'ai toujours gardé un lien très étroit avec les collègues du préventif. C'est une affaire de générations. J'aurais pu d'ailleurs continuer là-dedans. Les hasards de la vie ont fait que je suis arrivé ici, mais j'aurais pu continuer là-dedans. J'aimais beaucoup le terrain, même si une fois ici, j'en ai moins fait.

[>Question ?]: Pourrais-tu me parler de ton travail de Master ? Tu l'as évoqué juste avant. Est-ce que tu pourrais retracer le fil entre ce travail-là et ta thèse ?

[>BV]: Je ne voulais qu'une chose, c'était travailler à Pincevent. Pincevent, c'était un rêve éveillé. Quand j'arrive, j'ai 16 ans. André Leroi-Gourhan est au programme de la Terminale. Je pense en particulier aux leçons d'un professeur en philosophie que j'ai eu à Henri IV qui s'appelait Bernard Michaux. Il est mort il n'y a pas longtemps. Il était membre du Comité central du Parti communiste à l'époque, directeur de La Pensée. C'était un pédagogue fabuleux et il a formé trente-cinq marxistes à Henri IV cette année-là. Il nous a éveillés à la philosophie et parmi les auteurs, il avait choisi André Leroi-Gourhan qu'il avait un peu convoqué à l'insu de lui-même en l'embrigadant dans ses développements sur la technique et le travail. André Leroi-Gourhan était marxiste comme tout le monde à l'époque, c'est-à-dire pas du tout en fait.

Je suis donc arrivé à Pincevent dans cette ambiance. Même si ce n'était plus les grandes années du magistère d'André Leroi-Gourhan — il était déclinant —, c'était quand même de grandes années. C'était donc un rêve éveillé. L'ambiance était très sympa, à tous points de vue, humain, intellectuel. C'était génial. Je n'avais qu'une envie, c'était de travailler sur Pincevent. Et dans un premier temps, je me suis dit : « Tiens, pourquoi ne pas travailler sur le plus récent à Pincevent ? » Il y a des occupations après le Magdalénien, en particulier des Âges Métaux. Pourquoi ce choix ? D'une part, j'avais fait une fouille sur de l'Âge du Fer et ça m'avait bien plus. D'autre part, je pensais que ça serait plus facile de connecter avec la vision très traditionnelle de l'archéologie qu'il y avait à l'ENS. J'avais des comptes à rendre de ce côté. J'étais inscrit en archéologie et la Préhistoire, ils voyaient ça de très loin. C'était encore une archéologie assez traditionnelle. À ma connaissance, je suis le deuxième et dernier préhistorien dans l'histoire de l'ENS après Jean-Paul Demoule. Je crois qu'il n'y a eu personne depuis. Mon directeur d'étude a quand même vite compris que Pincevent n'était pas du tout dans les rails habituels. Je m'étais dit que ça serait plus facile, et l'archéologie protohistorique m'intéressait bien. Ça m'intéresse toujours d'ailleurs. J'ai donc fait cette demande de sujet, mais ça n'était pas possible parce que ces niveaux-là étaient en cours d'étude par Gilles Gaucher. Michèle Julien m'a alors proposé toute autre chose, c'est-à-dire de travailler avec elle sur les foyers de l'habitation n° 1. J'ai eu cette chance extraordinaire de travailler sur l'une des très belles habitations de Pincevent, celle de la découverte, avec la documentation de la découverte. Et la découverte était exceptionnelle parce que l'opération s'était produite au moment où l'équipe d'André Leroi-Gourhan sortaient d'Arcy-sur-Cure en ayant rodé le système. Et ils étaient ultras perfectionnistes, plus qu'ils ne le seront ensuite. Il y a une quantité de notes, d'observations, une documentation photographique extraordinaire. J'ai donc travaillé là-dessus, encadré par Michèle.

Présenter un tel sujet à l'ENS m'amusait. C'était toute une mythologie extraordinaire pour moi lorsque je suis arrivé. Je tombais dans les années Bernard Tapie où la grande obsession de mes camarades était de réussir l'ENA et de pantoufler ensuite dans le privé. Je résume un peu, mais en tout cas, ce n'était pas très enthousiasmant intellectuellement. J'y étais très peu, plus souvent ici. Il y avait donc dans ce sujet de Maitrise une sorte de bravade avec un hypermatérialisme. Ce n'était pas une coquetterie, mais ça m'amusait bien. De toute façon, c'est ce qui m'amusait dans l'archéologie depuis le début, mais là, c'était presque poussé à l'extrême avec des bouts de cailloux

éclatés au feu. Quand on me demandait ce que je faisais, j'aimais donc bien le raconter. Et ça m'a absolument passionné. C'était génial. En revanche, j'étais arrivé à une impasse de mon point de vue. Je n'avais pas d'éléments pour comparer tout ce que j'avais pu reconstituer comme comportements. C'était très anecdotique. Ce n'est que vingt ou trente ans après que des collègues suisses, et notamment Denise Leesch, sont retombés sur des conclusions voisines sur les sites de Monruz et Champréveyres. Eux ont pu mettre ça en perspective dans une histoire des pratiques liée au feu et de ses usages dans les habitats en période très froide. C'était une grande joie de lire cela : les réflexions que je m'étais faites autour d'un seul cas étaient enfin remises en perspective par d'autres, et ce très intelligemment. Il y a donc eu ce sentiment d'impasse au moment de la Maîtrise parce qu'il y avait très peu d'autres bonnes fouilles. Et puis, il y a aussi un chercheur d'Argentine, Ramiro March, que Michèle avait fait venir dans l'équipe à l'époque. Il venait avec des protocoles d'analyses expérimentales, physico-chimiques, etc. Ce n'était pas une concurrence, mais je sentais bien que le gars avait une grosse longueur d'avance et qu'il allait explorer de nouvelles pistes. Ça n'a pas été vraiment le cas, mais pour d'autres raisons. C'était dans ces directions-là qu'il fallait aller et je n'avais pas de formation en la matière, en particulier en expérimentation très systématique sur des durées d'usage des foyers, etc.

[>Question ?]: Pourquoi n'étais-tu pas formé, préparé à cette part expérimentale ?

[>BV]: On en avait fait un peu avec Pierre Bodu. Pour essayer de comprendre ce que j'avais observé archéologiquement, on avait fait un tout premier article sur l'expérimentation, mais le protocole n'était pas très rigoureux. Si j'avais continué, je l'aurais amélioré. C'était des trucs de débutant. J'ai donc vu arriver un gars qui avait quatre, cinq ans d'avance là-dessus, avec des méthodes permettant de décrire ce qui avait été cuit dans les foyers, etc. Ça n'a pas porté les fruits que l'on attendait, mais c'est un autre sujet que je n'ai pas forcément envie d'aborder. Peu importe. Maintenant, il y a Mathieu Lejay qui reprend ce flambeau-là. C'est dans ces directions qu'il fallait aller. Du coup, ce qui m'a immédiatement intéressé à l'époque, c'était la confrontation avec d'autres cas archéologiques, c'est-à-dire les aspects culturels et historiques. J'avais aussi une formation d'historien, courte, mais suffisante pour que ce soit alors ma préoccupation de comprendre pourquoi les choses changent. J'ai vu assez vite que dans ce domaine des techniques du feu, faute de comparaison, je ne pouvais pas aller plus loin. J'ai donc réembrayé sur les industries lithiques. J'aurais pu faire des recherches sur l'industrie osseuse, mais ça n'était pas du tout développé à l'époque. Je me suis dit qu'il y avait matière à confronter les gisements entre eux à travers l'espace et le temps. Pour le DEA (le Master 2 aujourd'hui), j'ai travaillé sur l'industrie lithique d'un site magdalénien voisin de Pincevent connu par des ramassages de surface, Ville-Saint-Jacques. Ça a été une année d'apprentissage. J'étais alors dans une période de transition du point de vue de la technologie lithique. J'appliquais une méthodologie pour étudier ces silex que je ne pouvais pas remonter. Je ne pouvais alors pas percevoir la dynamique des productions. Il n'était pas possible de faire du remontage avec du matériel ramassé en surface sur un hectare. J'ai donc étudié des objets isolés. J'ai commis des tas d'erreurs de débutant puisque je commençais tout juste. J'avais néanmoins une formation à la fac avec Nicole et une autre sur le terrain, mais une formation qui ne sera pas celle de la période suivante, quand la technologie lithique est devenue beaucoup plus rodée.

[>Question ?]: Quand tu parles de formation avec Nicole, c'est théorique ?

[>BV]: Oui, ici, dans les cours, une formation théorique, Nicole commençait à enseigner tout cela. J'appliquais aussi une façon d'analyser qui était celle de Michel Brézillon et qui n'était pas mal.

[>Question ?]: Tu l'as connu ?

[>BV]: Non, je ne l'ai pas du tout connu. J'ai appliqué ce qu'il avait appliqué à Pincevent pour l'industrie lithique. C'était une façon de faire « proto-technologique » pour ainsi dire, et qui ne portait que sur l'outillage. Et j'ai également appliqué la façon de faire de François Valla. Ça me vient, c'est drôle. Je ne le connaissais pas du tout à l'époque autrement que par sa thèse publiée. Je suis tombée dessus et j'ai trouvé que c'était assez adapté à ce que

je voulais faire.

[>Question ?]: Comment décrirais-tu ces deux façons de faire ?

[>BV]: Ce sont des descriptions morphométriques attentives des objets. Il n'y a pas la dynamique de la chaîne opératoire dans sa totalité. Loin de là. Et puis ce n'est pas du remontage. C'est objet par objet, mais c'est une tentative pour commencer à comprendre les intentions d'une production. Dans quelle optique les gens ont-ils taillé ? C'est donc un tâtonnement autour de cette question qui est fondamentale pour la technologie, mais qu'il faut prendre par deux biais aujourd'hui. Il faut prendre le résultat de la taille et il faut prendre également la dynamique de la taille pour bien jauger ce que les gens ont voulu faire. En gros, c'est le « pour quoi », mais sans le « comment ». Et puis ce qu'avaient fait Brézillon et François Valla était très rigoureux. François Valla s'était d'ailleurs inspiré de Pincevent. Je ne l'ai connu d'abord qu'en tant qu'auteur, mais c'est amusant.

[>Question ?]: François Valla se dit très influencé par Michel Brézillon.

[>BV]: Oui. J'ai donc fait cette étude. Ça a été bien noté par Yvette Taborin et Béatrice Schmider qui était dans mon jury. Il n'y avait pas de souci là-dessus. C'est *a posteriori* que de nouvelles questions se sont posées, après que j'ai exposé mon travail devant Jacques Pélegrin lors d'un stage, un peu après la soutenance. Ce n'était pas seulement lié à Jacques Pélegrin. Il y avait tout un aréopage. À mesure que je préparais cet exposé, je m'étais rendu compte que j'étais complètement décalé par rapport à ce stage. La technologie avait déjà démarré, et à ce moment-là, les moteurs commençaient à tourner à plein. Je me rendais compte que mon approche n'était pas dynamique du tout. C'était une expérience un peu cuisante, mais extrêmement bénéfique pour moi. Jacques Pélegrin m'a réinvité ensuite. Il m'a demandé de lui donner mon DEA pour le relire. Je l'ai récupéré ensuite avec plein de commentaires. Et là, j'ai eu le déclic, comme celui de l'apprentissage de la lecture. Cela s'est passé autour du démarrage de la thèse.

[>Question ?]: Pourrais-tu me parler du lien entre le démarrage de cette démarche expérimentale pour l'étude du silex et puis le travail d'André Leroi-Gourhan ?

[>BV]: Je n'ai pas bien réfléchi à cela dans le détail. Pour la pratique de la Préhistoire, André Leroi-Gourhan dessine un programme très général avec assez peu de contenu précis. Ce sont ses successeurs immédiats qui ont donné ce contenu dans les années 1970, 1980, avec diverses méthodologies dont certaines sont déjà latentes à l'époque d'André Leroi-Gourhan. D'autres vont émerger comme la tracéologie qui a joué un rôle important. Je parle ici de notre équipe. Je ne parle pas de la Préhistoire de façon plus générale. Du coup, ça donnait quelque chose de paradoxal. À Pincevent, André Leroi-Gourhan, qui était pourtant si féru d'histoire des techniques, n'en a pas promu tout de suite une analyse très approfondie. Il s'en tenait aux descriptifs morphométriques de l'outillage faits par Michel Brézillon. Ils étaient bien faits par ailleurs parce que l'on commençait à cerner à partir de là les intentions de la taille. Néanmoins, tout ce qui était processus de fabrication était quasi-absent, ou presque, dans l'habitation n° 1. On a alors donné la tâche à Claudine — il faudra le faire confirmer — de faire des remontages, mais dans un but spatial, pour comprendre la relation dynamique entre les zones d'activités. Au détour, Claudine voyait des choses en matière de technique, mais elle n'avait pas comme cahier des charges de les exploiter. Si mes souvenirs sont bons, c'est aux côtés de Daniel Cahen, en Belgique, qu'elle a travaillé. À l'époque, il utilisait aussi les remontages pour les industries plus récentes du Néolithique. C'est en fréquentant aussi l'équipe Tixier qu'elle a petit à petit eu l'intuition que l'on pouvait extraire aussi de tout ça des informations techniques sur les chaînes opératoires.

[>Question ?]: En disant cela, tu dis aussi que le remontage est finalement un préambule au développement de la démarche expérimentale ?

[>BV]: Disons que chez nous, ça a été le déclencheur tandis que chez Tixier, ça a été la taille expérimentale.

[>Question ?]: Sans passer par le remontage chez l'équipe Tixier ?

[>BV]: Moins, beaucoup moins. Ils en ont fait à l'occasion, mais disons que l'expérimentation était l'outil de

compréhension par excellence. Nous, dans notre équipe, ça a plutôt été le remontage.

[>Question ?]: Et déjà dans une optique dynamique ?

[>BV]: Oui, oui. L'équipe Tixier s'est engagée dans des études de recherche fondamentale, sur les principes de la taille, etc. Nous, on s'est plutôt engagés dans une recherche appliquée. Claudine Karlin a donc d'abord fait des observations techniques au hasard de ses observations spatiales. C'est curieux qu'André Leroi-Gourhan n'ait pas incité à cela, mais peut-être parce que dans un premier temps, il était complètement obsédé par tout le jus que l'on pouvait tirer de l'analyse spatiale. Il fallait faire la démonstration qu'il fallait arrêter de fouiller comme des porcs. Il voulait montrer que, désormais, on pouvait enfin aborder les modes de vie à travers une fouille et une analyse spatiale correcte.

[>Question ?]: Il avait enfin trouvé le site idéal pour.

[>BV]: Bien sûr. Pour l'habitation n° 1, il était clair que l'apport des remontages portait sur du spatial pur. Sur la section 36 de Pincevent, il devait déjà y avoir des observations sur la chaîne opératoire. Ce qui est très symptomatique, c'est que tout ce qui est technique de taille à travers le remontage se trouvait en annexe, comme dans l'habitation n° 1. Ce qui est au cœur était l'approche morphométrique des outils développée par Michel Brézillon. Ensuite, Claudine a fait fructifier tout ça petit à petit, grâce aussi à ses relations avec l'équipe Tixier. Ça a été un catalyseur. Il y avait aussi le tutorat de Sylvie Ploux, une doctorante de Tixier. Elle s'était lancée sur les questions d'apprentissage à Pincevent. Il y avait également Pierre Bodu bien sûr qui commençait sa maîtrise. C'est d'ailleurs peut-être lui qui était le catalyseur. C'est probable. Dès sa Maîtrise, il a notamment commencé à s'intéresser à ces questions de technologie. Dans la formation de Pierre, il y a eu Nicole Pigeot. Et en parallèle, Nicole exploitait à fond les remontages à Etiolles. Elle les exploitait pour la reconstitution des schémas de taille, et aussi pour l'organisation de l'espace dans sa temporalité.

[>Question ?]: Et elle-même, qui l'avait formé au remontage ? Est-ce que c'est en relation avec Claudine Karlin ?

[>BV]: Je ne pense pas. C'est une question intéressante. Je ne sais pas d'où ça vient. Il y avait quand même une publication fondamentale des années 1970 sur Bordj Mellala, un campement capsien algérien. C'était une approche paléolithographique et monographique que Tixier a publiée. À cette époque, il s'est produit une catalyse de tout cela avec des recherches qui étaient extérieures à notre équipe, que ce soit celles venant de Tixier, de Cahen également, ce chercheur belge qui, lui, était vraiment dans une voie technologique. Il se passait quelque chose. Et les remontages sont donc enfin utilisés pour reconstituer le « comment ».

[>Question ?]: Et toi, au moment de ta transition Master/thèse, tu te retrouves vraiment dans une situation particulière.

[>BV]: Voilà. Moi, je me retrouve bien dépourvu. J'avais la thèse de Nicole Pigeot publiée en 1983 ainsi que les travaux de Pierre Bodu, de Sylvie Ploux qui n'étaient pas encore publiés. Et pour le DEA, j'étudiais une collection pour laquelle on ne pouvait pas faire de remontage. Je n'avais pas les clefs. Jacques Pélegrin les avait pourtant déjà élaborées dans sa thèse, mais celle-ci est soutenue l'année où je fais mon DEA. J'ai lu une première fois son manuscrit qui commençait déjà à très vite circuler. Sa méthodologie s'appliquait bien aux collections où il n'y avait pas de remontage. Grâce à son travail, on pouvait s'interroger sur le « pour quoi » — c'est-à-dire se demander quel était le but de la taille —, mais décrypté objet par objet. Jacques Pélegrin a également développé la notion de remontage mental (que je n'aime pas trop). Dans les cas où l'on ne pouvait pas recoller les objets, l'idée était que l'on pouvait tout de même faire des liens entre eux, à travers les stigmates qu'ils portent. Pour ma part, je dirais plutôt qu'il s'agit d'une restitution virtuelle de la taille à ses différentes étapes. Son travail était bien sûr très inspiré des modèles expérimentaux. J'ai donc lu une première fois la thèse de Jacques Pélegrin, mais sans bien tout comprendre.

Lorsqu'il a ensuite critiqué l'exposé que j'avais fait – je devais en être à la deuxième ou troisième lecture de la thèse – là, j'ai eu le déclic. J'ai alors compris la méthode, ce qu'il fallait faire. Je me suis ensuite lancé dans la thèse, thèse exploitant des séries remontées et non remontées. Il faut savoir que les remontages, c'est très long à faire. C'est très long aussi à décrire. La méthodologie que Jacques Pélegrin a promue — il a fait franchir un palier très important de ce point de vue là — permet d'aller assez vite. Ça m'a donc permis de voir beaucoup de matériel et d'acquérir des visions moyennes sur les industries, même si elles n'étaient pas aussi précises que le remontage bloc par bloc.

[>Question ?]: Est-ce que tu pourrais décrire en détail, en donnant un exemple, ce à quoi renvoie cette démarche-là ? On saute cette étape du remontage. On a des outils qui ne remontent pas, des pièces éparpillées qui ne sont pas liées entre elles ?

[>BV]: C'est hypothético-déductif. La taille expérimentale ou l'expérience que toi-même tu acquiers — moi je ne taille pas — à force de voir des séries remontées, tout cela va te permettre d'élaborer un modèle global de chaîne opératoire. Et ensuite, tu vas essayer de reconnaître dans les objets éparpillés la place que tel ou tel objet peut occuper dans la chaîne opératoire. Pour le débitage laminaire, puisqu'il s'agit de cela dans mes travaux de thèse, il y avait des étapes obligées : la conformation du volume, l'extraction des lames, leur entretien, etc. Je n'étais donc pas complètement dans le brouillard. C'était plus compliqué quand il s'agit de chaînes opératoires inconnues au départ. Pour le Natoufien, je me suis sacrément cassé les dents au début. Ça ne correspondait à aucun modèle déjà étudié, du moins dans ce que je connaissais. Pour ma thèse, une fois que j'avais redistribué les objets en fonction des étapes possibles présumées, je les ai regardés en détail pour voir les éléments variants. Je me suis alors demandé en quoi le schéma opératoire moyen que j'étais en train de reconstituer ressemblait ou différait d'un autre sur le site.

[>Question ?]: Quel serait le lien entre la proposition de Jacques Pélegrin et l'apport de Michel Brézillon ?

[>BV]: Il y avait un lien sur les dernières étapes de la chaîne. Brézillon s'était intéressé aux outils, ou à ce qui était présumé tel. Là aussi, on a beaucoup évolué depuis. À l'époque, ce qui était considéré comme outil, c'était les produits de la taille qui ont été conformés par des petites retouches, dont les bords avaient été aménagés, en pointe, en demi-cercle, etc. C'était la vieille Préhistoire, celle des débuts. On appelait alors outil tout ce qui était modifié secondairement après la taille, mais on oubliait qu'il y avait plein de produits de taille pouvant servir sans modifications, ce que la tracéologie révèle d'ailleurs depuis.

Ce qui a été retouché n'est que la partie émergée d'un iceberg parfois très vaste, car ça dépend des cultures. Au Mésolithique par exemple, si tu ne t'intéresses qu'à l'outillage retouché, ce n'est rien en proportion de tout ce que Colas Guéret a mis en évidence dans ce qui est utilisé tel quel sans transformation. Ce sont des usages très opportunistes. Pour le Magdalénien, c'est un peu moins flagrant. Brézillon et François Valla par exemple ne s'intéressait essentiellement qu'à ce qui avait été retouché, conformément à une tradition qui remonte quasiment à Boucher de Perthes. Néanmoins, ils s'y intéressaient avec cette question du « pour quoi ». Brézillon allait parfois jusqu'à se demander à quoi tout cela servait, même s'il n'était pas outillé pour. Il n'était pas tracéologue, mais il a quand même fait des observations ergonomiques sur les objets. C'était très balbutiant. Je fais partie de ceux qui ont continué à travailler là-dessus, comme plein de gens d'ailleurs. J'ai continué à explorer cette voie de l'ergonomie. J'ai eu la chance ensuite de l'explorer en collaborant avec des tracéologues, pour vérifier mes hypothèses. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a eu quelques occasions intéressantes de dialogues, dans cette façon attentive de regarder les objets supposés outils.

[>Question ?]: À ce moment-là, tu ne connaissais pas encore François Valla ?

[>BV]: Pas du tout.

[>Question ?]: Ta thèse était alors terminée ?

[>BV]: J'ai soutenu ma thèse en 1995. Au départ, pour la terminer, je voulais travailler sur la variabilité des

techniques de taille et de l'outillage durant le Magdalénien. L'idée était de discriminer ce qui relevait de la variabilité saisonnière, de la variabilité culturelle, de la variabilité historique. C'était très ambitieux et pas très réaliste. Vu les mailles chronologiques sur lesquelles on travaille, ces diverses causes de variabilité étaient très difficiles à démêler. J'ai fait des choses en ce sens puisqu'il y a dans la thèse des chapitres sur le Magdalénien. J'ai heureusement eu la chance d'inclure assez vite des traditions plus récentes que le Magdalénien en région parisienne. Il y était question de technologie comparée. J'ai donc étudié à peu près une vingtaine de séries de manière plus ou moins approfondie. J'avais des séries de référence et des séries en complément. Ça m'a permis de balayer grosso modo 3000 ans d'évolution des techniques, avec trois grandes traditions qui se succèdent : Magdalénien, Alizien et ce que l'on appelait Belloisien à l'époque. Ma thèse portait donc sur toute la fin du Paléolithique et s'intitule « Les groupes et humains et leurs traditions dans le Tardiglaciaire dans le Bassin parisien. Apports de la technologie lithique comparée ». Le Tardiglaciaire est une époque climatique de 3000 ans.

J'avais voulu mettre le terme de « paléohistoire » dans le titre parce que j'avais le sentiment que je faisais de l'histoire, une histoire très particulière, mais une histoire quand même. Yvette Taborin qui dirigeait la thèse m'avait très justement mise en garde avec tout son tact. Elle m'avait dit de faire attention, car il était déjà question d'un poste à la fac pour moi. Les commissions étaient mixtes, réunissant historiens et archéologues des périodes anciennes. Elle m'avait dit : « Est-ce que tu assumes ? Est-ce que tu es capable de défendre ce concept ? » La paléohistoire était un terme qui traînait dans la littérature. Je voulais le mettre dans le titre. J'en parle dans l'introduction. Yvette m'avait donc dit : « Est-ce que tu conceptualises la chose ? car c'est tout de même un 'gros mot'. » Je ne sais plus exactement comment elle m'a dit les choses. C'était à la Yvette. Finalement, je l'ai enlevé. Et bien lui en a pris parce que ce n'était pas mûr. Après mûrissement, c'est ce qui m'a conduit à l'habilitation (HDR) dont la conceptualisation de cette notion est le thème. Il y est question d'une histoire qui est à la mesure des sources, à la mesure de l'impression chronologique, etc.

Ma thèse était l'une des premières qui a profité du palier que Jacques Pélegrin avait fait franchir et qui permettait de voir beaucoup de collections. Il n'y avait pas ce temps incompressible des remontages. J'avais des séries remontées, mais pas seulement. Certaines étaient remontées par d'autres chercheurs parfois. Il y a donc eu plusieurs thèses qui se sont inscrites sur ce palier. On a pris les uns et les autres des tranches de temps et on a fait de la technologie comparée. On réabordait les cadres chronologiques de la Préhistoire à la lumière de ces données technologiques. On est encore là-dedans, dans des thèses réalisées dans cet esprit, mais aujourd'hui, ça s'essouffle. Ça y est, il faut passer à autre chose.

[>Question ?]: On va continuer le fil, tout simplement. Que se passe-t-il après avoir soutenu ta thèse ?

[>BV]: Je l'ai soutenu en octobre 1995 et, comme j'ai beaucoup de chance, j'ai été recruté au printemps 1996 comme Maître de conférences. Yvette m'avait dit qu'il fallait soutenir si je voulais être recruté. Ça m'a obligé à mettre un terme. J'enseignais déjà en tant que Moniteur, ATER, etc. J'avais donc déjà une pratique d'enseignement depuis 1990, 1991. En 1996, ça n'a été que l'accélération de ce processus, avec l'augmentation des grands effectifs étudiants. C'était extraordinaire, mais très lourd. En plus, Yvette prenait sa retraite l'année de mon recrutement ou celle d'après, je crois. Il y a eu un basculement. Nicole est devenue responsable de notre équipe. Et puis, il a fallu reprendre les cours de Préhistoire générale d'Yvette, etc. J'en ai repris beaucoup parce que Nicole a toujours été plutôt dans la recherche fondamentale ; moi, plus dans la recherche appliquée. On avait des enseignements communs. Il y avait des superpositions bien sûr. Nicole aussi a fait des cours « documentaires », disons. Quand je dis recherche appliquée, c'est au sens documentaire, l'objectif étant de dresser l'état des connaissances sur telle ou telle période. Nicole faisait des cours de cette nature, mais j'en faisais plus qu'elle. Et elle, elle faisait plus de formation à la technologie lithique, et à la technologie en général. Ses séminaires étaient épistémologiques. C'était très, très lourd pour moi le démarrage, mais j'étais très heureux. Ce sont des années extraordinaires. En plus, quand Yvette a pris

sa retraite, on avait fait une sorte de tuilage. Elle a continué à faire des cours juste après la retraite parce que c'était très lourd pour Nicole et moi. On suivait donc les cours des uns et des autres. Quand j'y repense, ça m'impressionne parce que ce n'était pas évident d'enseigner devant ses propres enseignants. Nicole et moi écoutions ce que disait Yvette. Yvette et Nicole étaient là quand je faisais mes cours. C'était génial.

[>Question ?]: L'idée était de pouvoir se former par rapport aux cours que l'un de vous était habitué à donner ?

[>BV]: Voilà. Tout était à la fois passionnant et très lourd. Je me suis vite convaincu que je n'étais pas un chercheur. J'étais un pur enseignant ! C'est vrai que j'adore l'enseignement. Il y a une petite phase durant laquelle je me suis dit que même si j'avais fait une thèse, je n'étais pas destiné à être chercheur. C'est assez classique chez les jeunes personnes quand elles sont recrutées pour enseigner. Petit à petit, j'ai toutefois retrouvé du temps pour la recherche, notamment à Mallaha, mais pas seulement.

[>Question ?]: Cette phase intense d'enseignement s'étire sur quelle période ?

[>BV]: Je suis parti en 1997 à Mallaha. J'ai fait une recherche originale en marge de la fouille. J'avais repris confiance en moi, notamment sur ma capacité à aborder d'autres sujets sans difficulté.

[>Question ?]: Quel est le déclencheur pour Mallaha ?

[>BV]: C'est Michèle Julien qui nous a mis en relation avec François Valla. C'est l'époque où ce dernier arrive dans l'équipe d'Ethnologie Préhistorique. Il cherchait quelqu'un — selon ce que François en a dit — pour l'assister et lui succéder. La question a été assez vite mise sur la table, même si la succession était lointaine. Il faisait comme moi je fais en ce moment sur d'autres projets comme Etiolles. Il faut penser à la suite. Michèle nous a donc mis en contact. Elle a décelé que l'on pouvait bien s'entendre. Je suis parti en 1997.

Le DEA s'inscrivait dans une phase de tâtonnements. Ce n'est pas que j'interdis à mes étudiants de le regarder, mais ce n'est pas une référence. Je suis finalement très heureux de constater à quel point il est mauvais en comparaison de ce qui va se soutenir assez vite dans la génération des étudiants que Nicole puis moi-même formons. Et ça montre l'accélération. C'est intéressant de comparer cette espèce d'intermède et ce qui va se soutenir assez vite par des gens que l'on va instruire correctement. Le Master 1, lui, n'était pas mal et la thèse, une très bonne thèse pour l'époque. Je vivais aussi là-dessus. Je faisais des communications, des conférences. À un moment donné, j'ai senti que je tournais en rond. Il fallait que je retravaille. Je vivais sur l'acquis de la thèse. C'était pratique parce que je n'avais pas de temps pour faire de la recherche. Très vite, je me sentais tourner en rond, faire le clown. J'avais envie de retravailler sur quelque chose. Ce petit moment de malaise durant lequel je sentais que je n'allais pas pouvoir indéfiniment exploiter cette très bonne thèse n'a pas duré si longtemps que ça. Il a fallu que je me remette vite au travail, même si je n'avais pas le temps de le faire. Tout le monde passe par là. C'est la rançon de la chance extraordinaire d'être recruté jeune.

[>Question ?]: Est-ce que tu peux revenir sur ta rencontre avec François Valla ? Comment se déroule-t-elle et qu'est-ce qui t'amène à Mallaha ?

[>BV]: C'est flou. J'y repensais et c'est un peu flou. Même si j'en étais à une étape de maturation, le fait d'avoir lu François Valla plus jeune et d'avoir bien apprécié ce qu'il avait fait ne m'avait pas laissé indifférent. J'étais content de rencontrer quelqu'un dont les travaux m'avaient autant servi. J'en voyais bien sûr les limites, que lui acceptait par ailleurs. Il les acceptait d'autant plus qu'il a fait appel à moi pour travailler en technologie lithique.

[>Question ?]: À ce moment-là, est-ce qu'il avait déjà posé sa chronologie du Natoufien ?

[>BV]: Oui, oui, elle était dans sa thèse d'État, et c'est celle que j'ai utilisée sur les industries lithiques de Mallaha. C'est l'époque où il a remonté une équipe pour fouiller ce site. Il s'est donc adressé à moi *via* Michèle. J'ai tout de suite été séduit par sa personnalité. François Valla a une personnalité tout à fait attachante, à tout point de

vue, intellectuel et humain. J'étais également séduit par l'idée de ce nouveau projet. J'étais alors jeune enseignant. Il fallait aussi trouver des gens pour accompagner. Je ne m'en rappelle plus dans les détails, mais je crois que je suis arrivé la deuxième année de reprise des fouilles à Mallaha. Nicolas Samuelian fouillait déjà. Il m'a été envoyé comme étudiant par François Valla. Fanny Bocquentin, elle, avait été étudiante ici. Elle avait fouillé avec Pierre Bodu et moi sur nos fouilles de jeunesse à Donnemarie-Dontilly. Elle faisait partie des gens qui étaient revenus comme Pierre Allard, Bérénice Bellina, etc. Fanny a commencé ses études à Paris et elle est allée les continuer à Bordeaux ensuite en anthropologie funéraire. François cherchait quelqu'un pour l'anthropologie funéraire. Je lui ai donc dit de contacter Fanny Bocquentin.

J'ai quand même été assez malthusien parce que j'ai toujours été soucieux des débouchés de mes étudiants. Il n'était pas du tout question de mettre quarante personnes là-dessus. On était tout à fait d'accord avec François sur ce point. Il fallait distiller ça petit à petit et puis ne pas tout réserver à Paris I. Il y avait donc aussi Laure Dubreuil qui faisait sa thèse à Bordeaux. L'idée, c'était qu'il y ait des gens de plusieurs facs et surtout que l'on n'en mette pas quarante que l'on enverrait à Pôle Emploi ensuite. Ça a été distillé petit à petit. Cette idée d'avoir un terrain de formation là-bas me plaisait. Ça me plaisait évidemment beaucoup de travailler sur la même tranche de temps que celle qui m'intéressait en Europe du Nord-ouest, mais dans des contextes socio-économiques très différents.

En 1997, l'une des motivations était aussi le fait que j'étais à l'aise pour aller en Israël. Je l'étais moins jusque-là pour des raisons politiques. C'est alors que s'est enclenché le processus de paix, Oslo. Je n'étais pas déçu par ailleurs parce qu'en arrivant à Mallaha, je m'y suis tout de suite fait de grands amis. Et des grands amis qui étaient partie prenante de cette aventure politique, côté juif israélien, côté arabe israélien aussi parce que le premier collaborateur de François Valla, c'est mon ami Hamoudi Khalaily qui est arabe israélien. Tous ces gens-là étaient ainsi pris dans cette dynamique extraordinaire, une dynamique qui les conduisait à me dire : « Nous, on ne verra peut-être pas la paix, mais nos enfants oui ». Ça fait donc partie de la bonne ambiance qui régnait là-bas.

[>Question ?]: Tu as tout de suite trouvé ta place lorsque tu as commencé à travailler ?

[>BV]: Oui, parce que j'étais également très content de découvrir des gens qui, en Israël, ont une histoire familiale complètement différente de la mienne. Je pense à mon grand ami que je considère quasiment comme un frère, Ofer Marder. Il est étudiant à l'époque et termine sa thèse là-bas. Il y a un petit décalage parce qu'ils ont le service militaire. La thèse prend donc plus de temps. Mon histoire familiale étant ce qu'elle est, je me dis qu'Ofer est une sorte d'alter ego : l'histoire a fait que lui est né là-bas et moi ici, mais ça aurait pu être l'inverse. Il y avait aussi plein d'autres personnes travaillant dans une ambiance que j'ai adorée, une ambiance humaine d'abord. C'était des gens très chaleureux, très accueillants, et ils l'étaient aussi intellectuellement de manière très gratifiante.

Il y a un patrimoine archéologique tel que tout le monde s'intéresse à Israël, et de nombreuses connexions avec le monde anglo-saxon. Les Israéliens connaissant bien ce qu'avait fait François Valla et le respectant immensément, étaient aussi intéressés et preneurs des apports de l'école française, en particulier de la technologie. Tu étais donc accueilli à juste titre. On ne peut pas trop faire illusion là-bas. Il y a un niveau de développement de l'archéologie qui est très important. Ils ont leur archéologie, et aussi une archéologie qui est très ouverte sur le monde anglo-saxon et un peu sur la France, pour la Préhistoire. C'est très gratifiant. Ils savent jauger en quoi tes apports peuvent être intéressants. Il y a tout de suite débat. J'avais fait une petite expérience avortée de recherche en Italie avec Monique Olive. Et là-bas, pour l'équipe avec laquelle on travaillait à l'époque, ce qui les intéressait était juste de collaborer avec des Français, sans savoir vraiment pourquoi. En Israël, ils savent très, très bien pourquoi ça les intéresse de collaborer avec des équipes françaises.

[>Question ?]: Qu'est-ce qui fait que ces archéologues vont s'approprier avec intelligence différentes écoles de fouille pour construire la leur ?

[>BV]: Il y a un très bon niveau de formation. Bar Yosef et ses successeurs ont assuré un très haut niveau de formation.

[>Question ?]: Bar Yosef aurait été cette personne pivot ayant permis cela ?

[>BV]: Probablement. Je ne connais pas bien. Ce dont les Israéliens sont demandeurs de notre côté, c'est de l'aspect pragmatique, c'est-à-dire de la fouille dans sa précision, même si ce qu'a fait François a parfois été jugé peut-être un peu trop précis. Un site comme Mallaha est tellement complexe. L'avenir dira à quel niveau de précision il fallait aller. C'était une fouille très, très minutieuse, donc lente.

[>Question ?]: François Valla le dit et en même temps se réclame d'André Leroi-Gourhan quand il évoque cette précision. Cela serait la condition pour bien faire.

[>BV]: Voilà. À part cela, c'est terriblement chronophage. Une personne comme moi, par exemple, même en collaborant éventuellement avec François Bon — ça a été évoqué à un court moment — n'a pas été capable d'assumer une suite. François Valla voulait que l'on continue à Mallaha, que je prenne sa suite. À quelle échéance ? Ce n'était pas très clair, mais je pense qu'elle aurait été assez rapide. Il y aurait eu une espèce de tuilage. Moi, ce n'était pas envisageable tout seul. J'ai donc suggéré à François Valla que François Bon vienne ; François Bon est venu deux ans, je crois. On a envisagé l'idée de reprendre à deux. Toutefois, même à deux, au niveau de précision qui était celui de François Valla, de lenteur, d'exploitation de tout ce qui sort d'une fouille aussi minutieuse, il aurait fallu passer plusieurs mois là-bas chaque année. Ça n'était pas compatible avec nos emplois du temps.

[>Question ?]: Et avec une augmentation des effectifs de fouille ?

[>BV]: Oui, sûrement, ou alors, d'autres sites auraient pu être abordés, des sites moins riches. Il aurait également fallu des procédures d'échantillonnage que nous n'avions pas encore inventées et qui auraient permis d'aller plus vite sur certains secteurs. Des techniques qu'il fallait inventer, c'était ça le challenge, mais on ne l'a pas relevé. Mallaha est interrompu pour le moment. D'autres reprendront un jour. Ça pose néanmoins problème, celui, pour le moment, de la nécessité d'un plein temps sur un site pareil.

[>Question ?]: Et sur place, pourquoi les archéologues israéliens n'ont pas repris ce site ? Ils auraient finalement toute l'opportunité pour, la formation, etc.

[>BV]: Je ne sais pas. Je pense qu'ils ont conscience que faire plus vite — ce qu'ils ont l'habitude de faire — diminuerait la qualité de l'information. Il n'y a pas de caractère d'urgence à reprendre tant que l'on n'a pas les méthodes pour changer le rythme. Ne pas faire que du François Valla et faire du plus rapide : je fais cette hypothèse. C'est un site colossal. C'est pétri de matériel archéologique. Il y a parfois plus de matériel archéologique — et du micromatériel — que de sédiment. Très concrètement, ce sont des durées très considérables de tri qu'il faut financer. Si tu le fais toi, tu en perds la raison. Il faut donc financer des jobs de tri et ensuite étudier ce qui sort. On ne sait pas tout étudier pour l'instant. Il y a des choses comme la parure, la microfaune, etc. qu'il est essentiel de recueillir. Après, on ne sait pas du tout comment faire pour toutes les esquilles de silex par exemple, sinon les compter. Au tri, on ressort des outils, etc. C'est un vrai problème méthodologique intéressant. Je pense que ce n'est pas une mauvaise chose d'interrompre un peu, de réfléchir — de fumer une pipe et de réfléchir comme dirait Leroi-Gourhan.

[>Question ?]: François Valla n'a pas utilisé les techniques du SIG. Est-ce que tu penses qu'il y a un lien entre ces techniques et le contexte de Mallaha ?

[>BV]: Il ne l'a pas plus utilisé que moi sur mes fouilles de la même époque parce qu'on en était au tout début, et encore, à peine. À Etiolles, on est en train de basculer de l'ancienne méthode d'André Leroi-Gourhan, Michel Brézillon, François Valla, Monique Olive, Nicole Pigeot et Yvette Taborin à une méthodologie utilisant et intégrant le SIG. On est en train d'évaluer ce que ça représente, à quelles étapes est-ce qu'il y a un gain de temps, etc. Il est certain qu'il y a un gros gain de temps en aval parce que tu n'as plus à faire les plans à la main. Ensuite, il y a un

léger ralentissement en amont, mais que l'on n'a pas encore bien mesuré parce que pour le moment, on est sur les phases de test hors grosses structures à Etiolles. C'est cette année que l'on va bien mesurer ce que cela représente.

[>Question ?]: À l'échelle de l'équipe, la première démarche autour du SIG, c'est à Etiolles que ça se passe et c'est en ce moment ?

[>BV]: Non, cela a été fait à Pincevent aussi, mais il y a eu plein de tâtonnements. C'est une histoire assez compliquée. Il faudrait interroger Olivier Bignon pour savoir où ils en sont. On n'est donc pas les tout premiers dans l'équipe à le faire. Maintenant, ça va de soi parce qu'il n'y a pas que l'automatisation des plans. À Etiolles, l'une des raisons pour lesquelles ça s'avère absolument indispensable concerne des aspects de stratigraphie. Etiolles est complexe de ce point de vue.

À Mallaha, cela aurait pu effectivement apporter beaucoup de choses en termes de microstratigraphie. En même temps, ça aurait ralenti la fouille qui était déjà très lente. Par exemple, il est clair que si quelqu'un reprend Mallaha, je pense qu'il faut effectivement passer par ces procédures-là, mais bien réfléchir à ce que ça suppose. Nous, à Etiolles, on s'est donné trois, quatre ans pour ce basculement. Il est nécessaire et indispensable, mais il concerne aussi la formation des étudiants, la répartition des tâches, des rôles, etc.

[>Question ?]: Par rapport au site de Mallaha, j'ai cru comprendre qu'il y avait une notion particulièrement ambiguë, en tout cas, comparée à des sites comme Etiolles ou Pincevent, c'est celle de sol. C'est d'autant plus difficile que François Valla a pour maître à penser André Leroi-Gourhan qui développe une méthodologie où la notion de sol est évidente. Les choses sont néanmoins particulièrement compliquées dans ce contexte. Est-ce que tu pourrais me parler de cette notion de sol à Mallaha ?

[>BV]: Oui, il existe des petits niveaux d'interruption de la sédimentation, que ce soit pour une sédimentation naturelle ou anthropique. Il faut bien voir que les fameuses structures – les abris dont on ne sait toujours pas vraiment si ce sont des maisons – ont eu des phases d'utilisation et des phases d'abandon durant lesquelles elles sont devenues des dépotoirs. Tu as donc une microstratigraphie extrêmement compliquée avec des sépultures qui s'intercalent, etc. Tu as des moments où le sol est nettoyé, mais c'est sur lui que repose des objets à l'emplacement où ils ont été utilisés. La distinction entre ce qui est sol et pas sol est très compliquée. Et c'est seulement cette dissection fine leroi-gourhanienne qui permet de les identifier.

J'ai fouillé en continu à Mallaha de 1997 à 2000, pas très longtemps à chaque fois. Je faisais des séjours de quinze jours. C'était court. J'y suis allé en partie pour la fouille et en partie pour l'étude du matériel lithique à titre exploratoire et afin de renouveler les points de vue sur ce type de matériel. Je n'y ai pas fouillé autant que nécessaire. Quand tu apprends à fouiller, tu vois le bout de ta truelle et pas plus. Tu élargis ensuite tes focus. François Valla ne fouillait pas. Il supervisait. Il passait d'une structure à l'autre. Moi, je n'ai jamais eu cette vision grand-angle absolument indispensable si tu veux coordonner une fouille pareille. J'avais pour finir une vision à l'échelle de tout un abri et je commençais enfin à comprendre comment tout ça fonctionnait.

Il faut une longue expérience pour démêler les choses à l'échelle de tout un secteur fouillé, mais également pour guider les gens dans ce qui s'avère être un sol ou pas. Il faut tester des hypothèses puisque la fouille le permet. Est-ce qu'on s'arrête ou est-ce qu'on continue ? On ne savait jamais si on était dans un abri qui avait servi de poubelle à un moment donné. Je me sentais donc à l'aise, mais pas totalement. J'ai terminé à l'échelle non pas du bout de ma truelle, mais d'un abri. Je savais bien qu'il fallait plus de temps encore pour être apte à coordonner les choses et les superviser. Mes guides étaient ce que je connaissais de Pincevent avec les sols — puisqu'on les voyait à Mallaha — et aussi ce que j'avais connu de la fouille urbaine quand j'étais tout jeune sur des questions de stratigraphie, de recoupement de structures, etc. Je faisais appel à ces deux familiarités. Si j'avais aussi suggéré que ce soit François Bon qui vienne – outre l'extrême amitié que j'ai pour lui – c'est parce qu'il venait des grottes. C'est

quelqu'un qui avait l'habitude des microstratigraphies et qui aurait, encore plus que moi qui me reposait sur mes souvenirs anciens de fouille urbaine, des outils pour aborder ces questions.

[>Question ?]: L'objectif aurait été de trouver une alternative à cette méthode instaurée par François Valla ?

[>BV]: Non, ce n'était pas une alternative. C'était un regard de plus sur la façon d'objectiver la microstratigraphie. Je me rappelle que j'avais beaucoup incité Nicolas Samuelian — et qu'il avait d'ailleurs fini par le faire — à s'inspirer des méthodologies de la fouille urbaine pour des diagrammes de Harris qui permettent d'objectiver les relations entre structures et couches en les formalisant. Ce sont des matrices avec des liens entre les structures. Qu'est-ce qui recoupe quoi ? Qu'est-ce qui au-dessus de ? Qu'est-ce qui est en dessous ? Jusque-là, c'était décrit par des moyens littéraires. J'ai beaucoup poussé à faire ça et ils ont fini par le faire. C'était donc progresser avec François Valla sur la lecture. Pour faire bref, dans la tradition de Leroi-Gourhan, c'est plus du 2D et là, il fallait ajouter la 3D et progresser là-dedans.

Il y avait un autre aspect qui me paraissait tout aussi essentiel et qui n'était pas encore trop pris en charge, l'aspect taphonomique et géotaphonomique. À Mallaha, on fouillait dans un cailloutis pour lequel on n'avait pas le commencement d'une idée sur sa mise en place (du moins aux dernières nouvelles). Est-ce que c'était anthropique ? Est-ce que c'était lié à de la solifluxion ? J'avais essayé de faire venir des géologues. Ça ne s'est pas fait. Je ne sais plus pourquoi. Ça me paraissait très impératif. Il y a un phénomène qui n'était pas compris, il me semble.

[>Question ?]: Si on s'éloigne de ce rapport au terrain qui est très micro, très minutieux, très pragmatique, et que l'on pose un regard plus théorique sur le travail de François Valla, il y a finalement un écart entre ces aspects et l'apport théorique, voire symbolique, concernant la lecture des comportements humains. Est-ce que tu t'es approprié cela quand tu as découvert le travail de François Valla ou est-ce que c'est quelque chose que tu as finalement compris une fois que tu t'es investi sur le site ?

[>BV]: D'abord, François Valla ne publie pas tout au même endroit. L'essentiel des publications sont des choses très descriptives, très ascétiques. Il disparaît en quelque sorte derrière la donnée (du moins en apparence) jusqu'à produire des choses qui ne sont pas toutes facilement lisibles. Il y a presque une ascèse de ce point de vue-là.

On en a beaucoup discuté autour de la codirection de la thèse de Nicolas Samuelian. C'est Nicole Pigeot qui avait dirigé la thèse de Nicolas, mais j'ai repris à la fin. De la part de François, c'est une espèce d'humilité qui fait que le document prime. Nous, nous sommes là pour révéler les documents, etc. Je ne le suis pas jusqu'au bout là-dedans pour des questions de lisibilité. Je considère qu'à un moment, il faut synthétiser, prendre davantage parti, etc., d'où l'intérêt que je porte aux audaces que peut avoir François Valla dans d'autres textes. Est-ce que ça m'a influencé ? Oui, bien sûr. C'est lui qui m'a fait lire Philippe Descola. J'avais déjà tourné autour. Oui, il y a donc des influences.

Cela étant, il faudrait que je réfléchisse jusqu'à quel point ça m'a influencé. Ce qui m'a influencé, c'est via le Natoufien. Dans le Natoufien, on est dans un univers où l'on arrive mieux à connecter les faits archéologiques entre eux. Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs. Je me promets régulièrement de réfléchir à cela. Dans les mêmes tranches de temps en Europe du Nord-ouest, les études sur la culture matérielle et celles sur les symboles sont très déconnectées. Pour le Natoufien — peut-être parce que l'on est au moment d'un basculement qui est en train de s'opérer dans le mode de vie — on a peut-être plus de facilités à l'audace. Ça consisterait à connecter l'idéal et le matériel à la suite des travaux de Jacques Cauvin. On ose moins sans doute en Europe du Nord-ouest. On a moins de prises aussi : il y a une paléohistoire, mais qui est plus froide à mes yeux. Cela dit, je rappelle toujours que je travaille en Europe tout de même sur une période où s'effondre une symbolique magdalénienne, où s'effondre toute la symbolique fondée sur le mimétisme animalier. Il y a des représentations d'animaux et après il n'y en a plus. S'effondre aussi l'art des grottes, ce qui est un phénomène unique des sociétés à l'échelle mondiale. Nous sommes

timides là-dessus. On devrait aller encore plus loin parce que l'on a des éléments pour. C'est ce que tentent plus facilement les spécialistes du Natoufien. En Europe du Nord-ouest, on n'a pas de néolithisation en arrière-plan à la même époque, mais on a forcément un phénomène sociopolitique considérable qui s'est passé à ces périodes-là. C'est ce qui m'avait aussi tenté sur le Natoufien. J'y allais en connaissance de cause. C'était un terrain où l'on pouvait articuler pas mal de choses.

[>Question ?]: Cette façon de distinguer les deux renvoie à quel type de pratique de la recherche ? Il y a d'un côté le fait de travailler à couvert de ses données empiriques et de l'autre, au contraire, le fait de tenir un discours symbolique extrêmement couvrant par rapport au terrain. Pourquoi distinguer les deux et ne pas produire un discours hybride ? Est-ce que toi tu procèdes de cette façon-là ?

[>BV]: Oui, moi, j'aurais envie de faire ainsi, mais je ne donne pas l'exemple sur mes terrains les plus familiers en Europe du Nord-ouest puisque jusqu'à présent, j'ai étudié l'art de façon déconnectée. Néanmoins, j'aimerais que le lien soit plus continu. J'ai essayé d'y œuvrer un peu dans mes études lithiques sur le Natoufien, encore que je ne sois pas allé très loin. Je suis convaincu que c'est en raffinant les études, par la technologie notamment, que l'on peut retisser le lien entre des approches de haut-rang comme on dit parfois et des descriptions un peu statiques de la culture matérielle. Un de mes deux apports sur le Natoufien, c'est une requalification des intentions de la taille. Le reconnecter au reste n'est toutefois pas facile. Il y aurait sûrement des choses à faire maintenant sur les questions de savoir-faire. Qui taille ? Et aussi continuer à travailler sur les microlithes et les armes de chasse, mon autre domaine d'apports. Il y a des toutes petites interrogations qui pointent sur la miniaturisation de ces microlithes dont on a pu montrer qu'elle est un choix assez fort en termes de difficultés. Cela dit, je ne privilégie pas du tout des explications symboliques, mais matérielles concernant des changements dans les techniques de chasse. Celles-ci permettraient de connecter à des scénarios de plus grande ampleur. Ce que j'ai modestement fait dans ce contexte c'est d'essayer de problématiser deux petites questions sur l'industrie lithique. C'est dans la génération à venir que l'on arrivera à faire autrement. Il faudra étudier les choses en système. Pour la Préhistoire actuelle et à venir, ce sont des approches systémiques qui connecteront les faits. On ne décrit pas d'un côté et on n'interprète pas de l'autre. Et les générations à venir vont avoir les outils pour cette reconstitution. Cela étant, j'apprécie l'audace des tentatives de François Valla, une audace très, très mesurée. J'apprécie l'audace en général et que l'on décolle des données factuelles.

[>Question ?]: Une petite question sur Jean Perrot à propos du travail qu'il a fait à Mallaha. Est-ce que tu as senti ce lien entre celui qui a longtemps travaillé sur le site et François Valla qui l'a repris ?

[>BV]: Moi, j'étais dans une phase où c'était polémique. Perrot avait essayé de s'opposer à la reprise des fouilles du site de Mallaha par François Valla. Je n'entendais dire que du mal, de la personne et, par extension, de ses méthodes un peu cavalières, c'est-à-dire des fouilles trop rapides. Je pense que la réalité est un peu autre. Je ne sais pas si François Valla en parle différemment maintenant. J'étais dans une phase où il fallait gérer l'héritage humain de Perrot, c'est-à-dire aussi les petites misères qui ont été faites à François du côté du Ministère des Affaires étrangères, ici, en France. Jean Perrot avait encore ses réseaux. Je n'ai connu que ça et je dois dire que je n'ai pas pu moi-même analyser cela en détail. La seule personne qui, à mon avis, a un point de vue historié là-dessus, c'est Fanny Bocquentin. Elle a travaillé sur les archives Perrot. Laurent Davin en parle aussi un peu dans sa thèse. Ce sont des gens qui sont revenus sur ces archives et ils ont sans doute une vision plus nuancée que celle que j'entendais à l'époque. Ce que j'entendais ne portait pas sur le fond, c'est-à-dire sur ce que Jean Perrot avait fait. Il n'avait pas publié grand-chose. François Valla me parlait surtout des misères que Jean Perrot continuait indirectement à lui faire. La fouille a failli être interrompue au niveau des financements du Ministère. Je suis allé plaider avec François Valla et Claudine Karlin pour la poursuite des fouilles.

[>Question ?]: Il avait donc suffisamment de pouvoir pour agir et faire agir ainsi ?

[>BV]: Bien sûr. La version que je connais, c'est que les Israéliens étaient là derrière et voulaient que ce soit François Valla. On était dans un contexte d'archéologie postcoloniale. Ce n'était pas seulement les Français qui décidaient de ce qui se faisait en Israël.

On était allé plaider une fois avec François Valla et Claudine Karlin au nom de l'équipe Ethnologie Préhistorique et de l'université Paris I parce que François s'était pris un rapport très défavorable du Ministère des Affaires étrangères. Ça devait être en 1998, 1999, je ne me rappelle plus précisément. J'ai pu dire que si les fonds étaient coupés, des sujets s'arrêtaient au niveau de Paris I. On est allé dire que l'enjeu n'était pas seulement la relation entre François et Perrot. À l'époque, on disait du mal de François Valla. On parlait de lui de façon indigne. Tout se mélangeait, y compris ce que certains considéraient comme une curieuse idée qu'il avait d'aller fouiller en Israël, ce pays qui martyrisait les Palestiniens.

[>Question ?]: Il était mêlé à toutes sortes de débats.

[>BV]: Des débats qui le dépassaient totalement et qui étaient de l'ordre du règlement de compte. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre Perrot et François. Peut-être que Perrot considérait qu'à Mallaha, il n'y aurait plus personne après lui, le déluge. Je ne sais pas. Je n'ai pas creusé cette question parce que je n'avais pas besoin de regarder les archives Perrot. Je connais son autobiographie qui est un morceau d'anthologie. Il y a la légende, la sienne, celle qu'il a créée. Son autobiographie, son écriture de lui-même est quand même impressionnante. Quand il arrive en France à la fin des années 1950, il revient d'Israël et travaille avec François Bordes et Denise de Sonneville-Bordes. Perrot est à l'origine d'une liste type du Paléolithique supérieur avec Sonneville-Bordes. Excusez du peu. Et Bordes essayait de le convaincre de passer une thèse. Il a répondu à quoi bon. Son autobiographie se résume bien à travers cette expression « à quoi bon ? » De toute façon, quand tu es pote avec Moshe Dayan, le Chah d'Iran, etc., publier dans *Archéologia* n'est pas vraiment un souci. C'était une très forte personnalité. J'entendais aussi ce que disaient les Israéliens là-dessus. Ils n'étaient pas dupes. Je n'en sais pas plus. Ce qui me paraît intéressant aujourd'hui, c'est d'aller au-delà de la légende que les Israéliens en ont faite, de ce que dit François Valla et de ce que Perrot raconte de lui-même, pour s'intéresser à son œuvre d'archéologue. Je pense qu'il y aurait des choses intéressantes. Celle qui est bien placée pour en parler, c'est Fanny Bocquentin. Moi je n'ai pas dépassé la légende. Et puis je dois dire qu'ayant été un peu pris dans ces règlements de compte, sans avoir jamais rencontré Perrot ni été attaqué personnellement, je ne supportais pas le mal que l'on disait de François, les misères qu'on lui faisait, etc. Il y a eu une phase où j'ai pris mes responsabilités. J'étais associé à cette équipe et je la défendais. Je devais faire face à des mensonges sur le rythme des fouilles.

[>Question ?]: Ça allait jusqu'à toucher au terrain en lui-même ?

[>BV]: Oui, le financement était mis en cause, parce que l'on ne fouillait pas assez vite et parce que les problématiques n'étaient soit-disant pas bonnes. Or, le rapporteur — je pense à une année en particulier — n'avait pas lu le rapport. Il lui reprochait de ne pas faire quelque chose qui était exactement ce que l'on faisait. Ça m'a marqué. Il écrivait que ce qui était intéressant à l'époque dans l'état des problématiques, c'était de fouiller le Natoufien final. Or c'est exactement ce que nous étions en train de fouiller. Il fallait dénoncer un mensonge de quelqu'un qui n'avait pas lu le rapport et qui nous attaquait. C'était violent, surtout pour François.

Ce qui est très important à dire, c'est que moi, comme j'ai rencontré pas mal de gens en Israël et que je me suis bien entendu avec eux, je n'ai entendu que des louanges sur François Valla, sur l'importance de ce qu'il faisait. Même si les gens ne pratiquaient pas l'archéologie de la même façon, ils étaient bien conscients que c'était important de fouiller ainsi. Il y avait le fait que François Valla avait fait venir des gens intéressants et puis sa personnalité. C'est quelqu'un qui est très, très apprécié là-bas. Je pense qu'il a été ferme sur les principes. Il venait là-bas pour faire ce qu'il voulait faire tout en étant extrêmement respectueux. François Valla a amorcé une archéologie postcoloniale. Ce n'est pas parce qu'il reconnaissait les percées fulgurantes de l'archéologie israélienne que lui n'avait pas des

principes à défendre. Il n'a jamais été perçu comme un donneur de leçons. Ça a permis de tourner la page de Perrot et de quelques autres qui étaient considérés comme des gens qui arrivaient sans justifier leur présence.